

ANN FEN



Ses yeux, tels  
qu'au premier jour...

Ann FEN

Ses yeux, tels qu'au premier jour...

*roman*

© Ann FEN, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5972-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime et uniquement comme cela. »

Victor Hugo, *Les Misérables*

« Et ce dézoom humain l'avait glacée, cet absentement inéluctable, impossible à ralentir. »

Éric Reinhardt, *Sarah, Suzanne et l'écrivain*

**2011**

Ce matin 11 mars 2011, elle est assise à sa table de travail, face à Paris. Par la baie vitrée, elle ne voit d'abord que du noir, à l'exception de deux lumières qui clignotent comme des balises en mer, l'une rouge au sommet de la tour Eiffel, l'autre blanche sur la tour Montparnasse. L'air est transparent, exempt de l'humidité nébuleuse qui, parfois, les absorbe. Il va faire beau. Le printemps est proche. Une à une, les fenêtres s'allument et trouent la nuit de leurs rectangles de vie.

Seule dans sa bulle depuis bientôt deux heures, elle a un peu froid. Elle attend 7 heures. À cette heure-là, comme chaque matin, la porte de leur chambre va grincer et rompre le silence protecteur ; les pas d'Aurélien se dirigeront vers la cuisine, la cafetière crachotera. Puis, dans son dos, la porte du bureau s'ouvrira dans un léger couinement. Elle le sentira approcher sans bruit, et, quand il posera ses deux mains sur ses épaules, elle n'éprouvera ni réconfort ni plaisir. Une contrainte. Le début de l'apnée.

Il se penchera pour embrasser ses cheveux d'un unique baiser, retenu, vacant.

— Tu as bien dormi, mon doux ?

— Pas trop mal. Et toi ?

— Ça va.

Le scénario est invariant depuis qu'elle se réveille naturellement à cinq heures. Quand il la rejoint dans le bureau glacial, mêmes gestes, mêmes paroles rares, même indifférence dans leurs retrouvailles autrefois si douces. Immobile dans la

leur bleuâtre de son ordinateur, le dos droit, elle se sent corsetée. Étrangère. Rien d'agressif ni d'accusateur pourtant dans sa rigidité. C'est sa façon à elle de contenir son désarroi, de ne rien laisser paraître. Elle ne peut pas lui dire que ces deux heures hors du monde et du temps, coincées entre la nuit et le jour, sont les seules où elle se sent encore respirer librement.

6h45. Elle entend la porte de la chambre, mais aujourd'hui, il n'entre pas dans le bureau. Aurélien, qui a disposé leurs deux bols comme d'habitude, est déjà assis dans la salle de séjour. C'est elle qui se penche pour l'embrasser. Sur la bouche. Ses lèvres ne l'accueillent ni ne la repoussent. Scellées, arides. Une fois assise, elle cherche son regard fixé sur la fenêtre : ce ne sont pas les yeux vagues du rêveur à peine sorti de son sommeil. Des yeux froids qui ne la voient pas.

— Ça n'a pas l'air d'aller fort, aujourd'hui ? Tu es malade, mon doux ?

Cette façon tendre de le nommer, elle ne s'en est pas dé faite. Quel hiatus. Lui ne l'interpelle plus guère.

— Non, non.

— Tu fais quoi aujourd'hui ?

Elle aurait mieux fait de se taire. Envoyer quelques demandes d'entrevue supplémentaires pour retrouver un boulot, que pourrait-il faire d'autre ? Feuilletter encore et encore le dernier numéro de *Voiles et voiliers*, *Bateaux* ou *Voile magazine* ? Une journée de plus à se ronger et dépenser son énergie résiduelle à n'en rien laisser paraître. Chaque matin, quand elle quitte l'appartement pour se rendre à la Cour des comptes, elle le laisse immobile dans

le canapé, le regard vide, et, le soir, quand elle rentre du travail, elle le trouve à la cuisine, occupé à préparer le dîner. Elle l'aperçoit par la porte entrebâillée, planté devant la plaque en vitrocéramique. Affublé d'un grand tablier, il s'affaire, produisant un bruit d'ustensiles et de vaisselle sans rapport avec la simplicité de leurs repas. Se montrer utile, se poser en victime ?

Mais ce matin, il est plus figé et absent que d'habitude. S'est-il remis à boire pendant la nuit ? C'est presque toujours la nuit que s'ouvre une nouvelle séquence. Cette lutte entamée depuis près de trois ans contre l'addiction d'Aurélien est épuisante, désespérante, sans fin.

À l'issue de ce petit déjeuner plus pesant encore que les précédents, elle se prépare hâtivement et le laisse devant son bol vide. Au moment de claquer la porte de l'appartement, sacoche d'ordinateur à l'épaule, elle lance son habituel au revoir : « À ce soir ! » Pas de réponse. Elle ignore qu'il s'agit d'un adieu.

En début d'après-midi, alors qu'elle est en réunion avec un conseiller maître, son téléphone vibre dans sa poche de tailleur. Un SMS d'Aurélien lu discrètement sur ses genoux : « Ne rentrerai pas ce soir, ni les jours suivants. » Sa tête se vide de son sang. Autour d'elle voix, lumière, couleurs se floutent. Elle se lève gauchement et gagne le couloir en évitant le regard intrigué de son interlocuteur.

Dans le couloir, elle relit lentement le message laconique. Incrédule, en même temps, pas vraiment étonnée. Ce séisme, au fond, elle l'attendait. Elle en ignore l'origine exacte, mais les premiers glissements remontent à loin. Dépassée par

l'inéluctabilité de ce qui est en train de se produire, elle demeure sidérée.

En rentrant chez eux, silence et obscurité. Elle allume, appelle, parcourt les pièces, folle, il est trop tard. Trop tard. Elle se précipite dans la salle de bains : il ne manque que le flacon d'after shave turquoise ; dans la penderie, seuls un jean et le gros pull irlandais ont disparu ; pantoufles sur la descente de lit. Il a presque tout laissé. Il compte revenir. Il veut juste lui donner un signal. Se mettre à distance pour mieux briser leur silence de plomb. Il va bientôt l'appeler, c'est certain.

Au salon, elle essaie de retrouver son calme, le téléphone posé devant elle sur la table basse. Un grand verre s'y trouve encore, celui qu'il a dû boire avant de partir pour se donner du courage. Elle hume : ça sent le gin. Toujours pas d'appel. Elle erre dans l'appartement à la recherche d'elle ne sait quel signe...

Sur sa table de nuit, abandonnée, la belle montre Boucheron qu'elle lui a offerte à Noël dernier. Elle prend une claque avec ce symbole de rupture, stéréotypé, cruel, sans rapport avec l'homme délicat et attentionné qu'elle a aimé. Elle y lit aussi du mépris, comme s'il lui disait que tout ça ne compte plus pour lui. Que tout ça n'a jamais compté ?

Au bord du lit, ce soir-là, elle s'assoit, les jambes pendantes, le corps lourd : elle appelle Aurélien sur son portable, laisse sonner, attend. Et toujours le message du répondeur dont la voix posée, legato, l'emplit de larmes. Elle s'allonge ensuite sur le vieux canapé du salon, un linge humide sur les yeux : elle laisse couler les larmes, se mouche, recommence à pleurer. Le temps s'est

arrêté. Entre deux crises de sanglots, elle somnole, le téléphone posé sur son ventre. Parfois, ça coule doucement, tout seul, le long de ses joues et aux bords de ses narines, parfois ça explose en lui arrachant les poumons, tandis qu'elle s'entend pousser des cris rauques, surgis de quelqu'un d'autre. La bouche ouverte, le nez obstrué par ses pleurs à répétition, elle se rendort, broyée.

Dans la nuit, elle allume la télévision : les flashes de lumière bleutée qui s'infiltrent sous ses paupières la calment un peu. Elle sait maintenant qu'il ne reviendra pas, ni ce soir, ni demain. Il fait froid. Elle l'imagine s'abrutir d'alcool dans un bar quelconque pour ne pas revenir sur sa décision. Un ultime élan de vitalité, c'est ça son départ ? Repartir d'un autre pied, sans elle ?

La voix nerveuse, presque affolée, d'un présentateur finit par la sortir de sa torpeur. Sur l'écran qui magnétise son regard, des images hallucinantes passent en boucle, digue submergée par une gigantesque vague noire, bateau qui roule sur lui-même comme un fêtu de paille et s'encastre entre les piles d'un pont, ville engloutie. Deux mots étranges reviennent en salves : tsunami, Fukushima. Cauchemar, apocalypse ? Stupéfaite, elle prête attention à la voix : « Aujourd'hui, à 6h46 heure française, un tremblement de terre de magnitude 9 s'est produit au large de Honshu. Une vague de 30 mètres de haut a abordé la côte orientale du Japon et pénétré jusqu'à 10 km dans les terres. »

Toute la nuit, elle demeure face à la lueur flottante du téléviseur, collée au spectacle hypnotique de la destruction.